

JOURNAL DE RÉSIDENCE

du 3 novembre 2025 au 27 juin 2026

Cœur de Flandre Agglo

Ada Mondès

~



C'était la résidence d'écriture la plus longue de ma vie. J'étais liée par contrat à la région des Flandres, mais, poétesse nomade, je n'ai pas pu m'empêcher de suivre « le tourbillon de la vie ». J'ai écrit à Cassel, plusieurs fois, (j'ai logé juste à côté plusieurs mois), à Hazebrouck, à Berck & à Montpellier, à Bray-Dunes, à Tinquieux, à Bruxelles, à Saint Omer, à Hyères et à Houtkerque, dans les maisons ouvertes, au gré des rencontres.

J'écris n'importe quand, le matin, la nuit, au lit, « au saut du lit » comme on dit, à la tombée du jour, sur un bord de table, après un atelier, avant de prendre la route. J'écris sur la route, au téléphone, au dictaphone, dans les « notes vocales pour moi-même » et sur un bout de serviette dans un estaminet.

J'écris sur la plage avec le sable entre les pages du carnet, j'écris au cinéma, dans le noir, du bout des doigts, à tâtons, à un concert, absolument, à un enterrement et surtout dans le train, le train que j'ai pris si souvent.

J'écris rien parfois, de longs jours que j'oublie, rien de *notable* comme on dit, j'accumule, je digère, je transforme dans le secret des matières – moins j'y pense plus je vis. Vivre se passe de pensée.

J'écris dedans, j'écris en silence, sous les arbres en toute saison, laisse leur voix m'emplir et dicter le poème dans la langue des sensations perdues, des chagrins et des merveilles... *Bienvenue*, disent-ils... à qui tend l'oreille.

...

Tout a commencé à Lille, hébergée les 3-4 novembre chez Marie de la Cie la Vache Bleue. Sur son miroir de salle de bain, cette citation de l'écrivaine Virginia Woolf : « avec le temps que j'ai passé à me regarder dans le miroir, j'aurais pu apprendre le grec. » J'y pense souvent... au grec.... La Grèce ! Berceau de notre civilisation et de la poésie – *poiësis* pour les Grecs signifie « création », du verbe poiein « faire », « créer ». La poésie, ce serait donc déjà un acte, une façon de l'être en mouvement...



la poésie ?

Au fond c'est quoi
c'est quoi la poésie
c'est c'est la poésie je sais
je sais j'en sais rien
rien j'te dis rien
ça m'dit rien moi
j'lis pas parce que c'est compliqué
la poésie on n'y comprend rien
j'en lis pas non je lis ?
oui je lis la presse le journal
quand j'suis pressée
sinon la radio dans la voiture
en allant bosser
ou sur internet la pause clope
la pause-café
alors tu vois la poésie vraiment
j'trouve pas ça très adapté
ça prend du temps
ça veut rien dire
ça prend la tête
ça s'veut compliqué
ça fait peur tu dis ?
non moi j'ai pas peur je dis
juste que c'est pas pour moi
ça me regarde pas
c'est pas mon monde
ça parle de moi tu dis ?
j'sais pas j'ai jamais lu
mais j'crois pas
des histoires ?
...oui j'aime bien les histoires
tout le monde aime les histoires
mais les histoires et la poésie
c'est pas pareil
... non ?

ils disent ils disent fermé ils disent non ils disent pas pour moi ils disent élitiste elliptique
anarchique intello hermétique ils disent beaucoup de mots en bougeant la tête ils disent très beau
peut-être pour ceux qui savent déchiffrer déchiffrer comme si c'était la langue des planètes que moi
je mettais sur mon bout de papier alors je leur dis que tout ça c'est ce qu'on pense avant de
connaître avant que les petites mains de la peau-ésie vous arrivent près du cœur et ça fait comme ça
ffffuuu... comme un souffle chaud dans le dos ça circule ça ouvre les côtes se détendent les
poumons s'élargissent le front se dégage on respire mieux on voit mieux la poésie c'est la mémoire
du monde je leur dis c'est c'est c'qu'on veut c'est la matière vivante de nous dans les mots qui

disent pour nous ce qu'on a envie de dire sous la peau la poooooésie c'est un mot qui fait peur c'est pas un gros mot c'est un mot si ancien c'est un mot *gros* dans le sens *important* tu dis ce qui est petit aussi peut être important la poésie ça commence par un « **p** » comme **p**etit et c'est pas un gros mot c'est tellement important si je te dis *spectacle* spectacle tu préfères *spectacle* t'iras voir t'iras écouter *spectacle* ça rassure t'iras au spectacle c'est le **p**estacle messieurs dames la poésie pardon la chanson pardon le texte le spectacle de poésie pour les yeux ravis du vendredi dis tu viens ? dis ça parle de toi aussi...

ça parle de la vie des hommes des femmes des hommes des femmes la vie la vie vivante dans nos poitrines serrées serrées par bonjour la mort le froid la guerre la maladie les mots c'est fait pour servir pour rappeler qu'on ne naît pas asservis qu'on est libres de choisir – choisir un mot plutôt qu'un autre tu sais un mot ça sauve la vie aussi ça la nourrit les mots c'est ce qu'on a de plus à nous tous les jours et toutes les nuits on dit on cause on écrit on lit on a envie de dire mieux de dire des choses qu'on dit comme ça de façon tellement belle que ça bouge nos étoiles dedans et ça nous rend beaux/belles ça rachète toutes nos parts-misère ça nous fait plus humain/humaines tu sais ce langage à nous à nous qui dit ce qu'on veut lui faire dire qu'on dit pas pareil sans mots même si on dit aussi avec la musique avec le cinéma avec les yeux avec le dos avec les pieds avec le silence avec la peinture avec la danse avec la cuisine avec les vêtements avec l'absence avec do ré mi fa sol la si do mais les mots les mots ils disent avec notre souffle fuuuuuu notre pâte intérieure à nous on respire respire la poésie avec autour de trente lettres et tout ce que tu veux d'autre aussi et tout l'univers dedans qui nous traverse et rassemble et pétrit et fait renaître c'est tellement important si je te dis *spectacle* spectacle tu préfères spectacle t'iras voir t'iras écouter spectacle t'iras au spectacle c'est le pestacle messieurs dames la poésie pardon la chanson pardon le texte le spectacle pour les yeux ravis du samedi du mardi du mercredi du lundi au lundi dis tu viens ? dis ça parle de toi... de moi aussi



*Janvier : départ de Montpellier en voiture... 1000 km parcourus... et puis
... les premiers panneaux*

partout des noms comme de femmes
et comme de bateaux
je lis *Violaines Estaires*
en plissant l'oreille
en clignant des yeux
Laventie la Gorgue Lestrem
une autre mythologie
...

le sec-bois le doulieu
rue du vieux-berquin
du calvaire
du four à chaux
du pain-sec des noms des noms
les hommes ont tout meublé
de leurs légendes quotidiennes

Merville – presque « merveille »
sur le bout de la langue
j'ai le pays à inventer

1^{er} atelier

il y a cette femme et sa colère et soif de dire les merveilles jusqu'à les sentir à nouveau dans sa chair ; celle dont la pudeur cache tout un monde qui se révèle dans les mots choisis sûrs l'air de rien et tout est là ; y a celui-là – qui écouterait l'homme qui n'entend plus et il écrit « la solitude s'amoncelle autour de moi » et il rêve de « marcher dans la main de la montagne », sait-il ce qu'il dit, prisonnier de sa boucle seule, de tant d'injustice la parole enrayée

2. avant que j'oublie

je dirai les clochers aigus pour tout phare dans la brume
des lièvres bondissants à l'aube sur la terre qui dérive
-2 degrés et la voiture à « gratter » comme on dirait d'une créature
qui consentirait à avancer au bout d'un certain nombre de chatouilles
ne rien voir deviner la route entre deux machines éblouissantes
les arbres nus pour seules balises
dans le pays qui s'efface
je vais poétiser cette journée !



3. il y a « la Sauvegarde du Nord » – où pour les enfants on cherche à dire autrement, pas pour effacer la blessure mais pour donner langage à la bête, un espace où la peine peut cheminer, et puis être apprivoisée jusqu'à ne plus faire mal.

Ensemble on écrit

« tous les matins les oiseaux sont libres de chanter
les arbres s'agitent comme les instruments d'une fête secrète
je construis une cabane de tulipes
avec les pensées qui apaisent
les coquelicots qui endorment
et le soleil sur la peau
...
avec les mots du poème j'invente
un refuge
pour les jours sans couleurs »



... & dès la première semaine, le journal s'effrite ! où coule l'écume des jours ?

Houtkerque, la cour d'école
craies de couleurs pour la marelle
cailloux hiboux genoux
le jeu jamais aboli
le ciel gagné à cloche-pied
dans la nuit des fenêtres éclairées
la Bibliothèque – un havre sans chauffage
pour rêver Liberté

5. Musée de la vie rurale... où le temps s'est arrêté... mais pas la vie !

Steenwerck, atelier mise en voix + Scène ouverte

Catherine, Bernadette, Léo, Nathalie, Lorène, Daniel & Annie, Isabelle, j'ai noté vos noms et récolté vos retours si élogieux.

Au début, ça tangué, c'est vrai qu'on ne se connaît pas et puis... on y va, avec les poumons qui s'improvisent voiles et les côtes radeau, le cœur-gouvernail, chaque pas ancré profond, cette marche à contre-courant qui dicte l'amour de la terre, grave & ce cadeau de vous voir chacun chacune absorbé.e d'éclosion, se retrouver nu.e et ne pas en mourir, en vivre deux fois plus fort plutôt, désamorcer la carapace et broser le poème dans le sens du poil – merci pour vos dons du soir, Beaucarne, Prévert, Brel et vos mots en écho, jusqu'à nos poitrines martelées dans l'invocation finale, nos paroles – *hirondelles tenaces qui inscrivent l'amour au plus sombre des murs, au plus dur de la nuit !*



6. à la **Croix du Bac** un petit déjeuner poétique
 où il faut choisir : ou je mange ou je dis...
 14 personnes autour de la table écoutent
 on prend note on prend confiance on prend vie
 pas que des femmes pas que des retraités
 un samedi matin l'air de rien qui se déguise en poème
 entre le café et les petits pains !
 Martine a doré tout un plateau de tartines à la confiture, orange, rouge, rose, prune
 on n'ose pas toucher tellement c'est beau...

Parfois les adultes on dirait des ados, au moment de lire, ou certaines questions
 on retombe un peu en enfance avec l'écriture, dans l'enfance de sa langue
 Finalement qu'est-ce que je veux dire ? Et comment ? Et pourquoi ? Et si la langue n'était pas
 qu'utile mais rythme, plaisir, refuge, hymne, île... ?

Alors prendre le temps des questions, aimer les questions disait Rilke « aimer les questions comme
 des pièces closes, des livres écrits dans une langue étrangère... »

On écoute Bobin sur la lenteur ... *la lenteur est la preuve de l'éternel...*

Je pense à Stieg Dagerman ; *ce qui est parfait n'accomplit pas de performance / ce qui est parfait
 œuvre en état de repos & « l'homme n'est pas fait pour autre chose que pour vivre »...*
 et deux heures filent ensemble le poème

plus tard... je traverse des champs de boue des champs
vers je ne sais quoi
peut-être vers vous
peut-être vers moi
le ciel d'hiver me blesse
5 km par jour 5 km au moins
ration de briques de glaise de branches nues
je me donne des nouvelles ramasse
des cris d'oiseaux des bouts de maison
comme un chien fou à me marrer
de cette errance de rien du tout
je m'échappe des villes à coups de talons
l'herbe s'effile il n'en restera rien
la vie enfonce nos poitrines
on récolte des mots
le long de la Lys
chemin de hérons
prophéties de corbeaux
l'enfance – les restes d'un oiseau
avec des plumes un peu partout



« Nous sommes
des bruits de couloir
qui rêvent de devenir une chanson »
Guillaume Siaudeau

des trains des trains des trains...

j'ai raconté encore et encore qu'un poème
on ne sait pas ce que c'est
ce n'est pas fait pour comprendre mais pour être pris
un poème *c'est un souvenir qu'on n'a pas vécu*¹
une urgence, un réconfort, un cri ou un cadeau
un *il faut tout dire en peu de mots*²
*la distance la plus courte entre deux personnes*³ parfois
un poème c'est ce qu'on en fait
de notre énergie vivante
vivant dans la langue
*la langue de feu contre la langue de bois*⁴
la langue de fer – du faire
fonctionnelle jusqu'au bout des doigts
ici non, je dis autre chose à vos oreilles
on me dit non – je dis pourquoi
finalement peut-être – pourquoi pas
et puis...

c'est un visage qui s'ouvre, un front qui s'éclaire
une main qui s'apaise, cesse de triturer le téléphone, le sac à main
une fille me demande comment être éditée
parce que ça lui plaît d'écrire
je cite Louise Dupré Nazim Hikmet Jean-Pierre Siméon
je vis si proche de tous ces noms ... mais qui les connaît ici ?

cette vieille femme qui dit non, cette autre qui dit oui, à pleins yeux
cette petite fille qui m'écoute raconter la mer du Nord que je connais si peu
cet adolescent qui enlève son casque et me fait de la place à côté de lui
cet homme qui me dit que j'ai la voix parfaite pour « Audiolib »
ces deux copines tout sourire qui se lancent dans la vie avec toute l'envie du poème
cette mère de famille qui s'étonne de ma capacité à rester concentrée
malgré ses trois enfants qui rient, gênés d'être pris à partie
je dis que je fais ce que j'ai à faire
ce qui est vivant en moi me donne une force inouïe

1 Serge Pey

2 Paul Eluard

3 Lawrence Ferlinghetti

4 Lisette Lombé

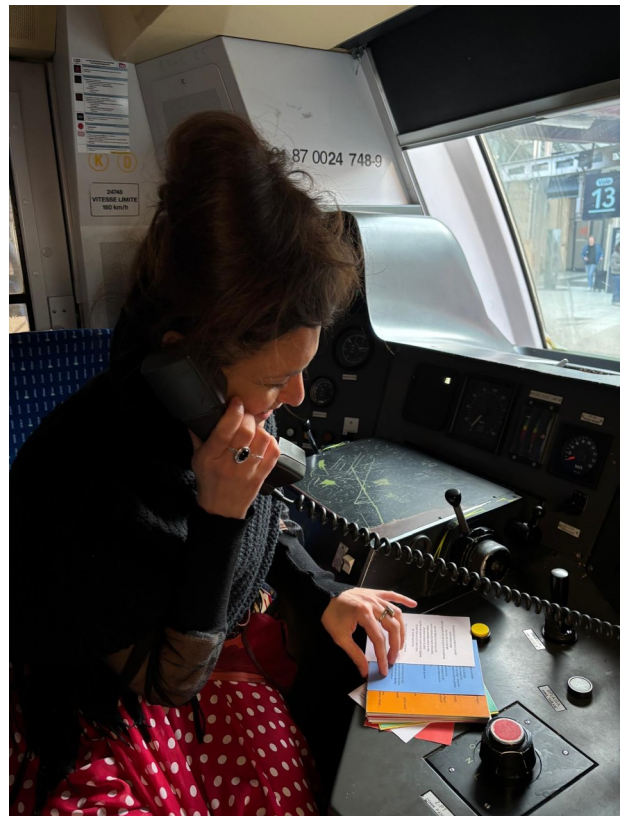
On me souhaite « bon courage » en partant...je me retourne – pour quoi ?
C'est moi qui en souhaite
pour une vie sans poésie...

poète SNCF – 5 mars

je ne m'explique pas
comment
je me suis
me laisse tant
absorbée par le monde
expulsée de moi
bue par eux elles
la foule le système la pub le réseau
Bue oui ou mangée
ce « capitalisme cannibale » qui me revient en bouche
attaque des sens
intrusion permanente
intrus détecté dit une voix désincarnée dans le jardin des voisins
à chaque mouvement de l'ombre devant la machine
intrus détecté – imagine
combien de fois par jour cette phrase en moi devrait résonner
mais l'alarme sonne et j'avance
visage ouvert
toute carcasse exposée
parmi les corps tièdes qui somnolent entre les sièges attendant le contrôle
intrus détecté
j'avance et propose un poème
intrus détecté

on se mange du visage on se jauge parfois on sait
c'est un non tout de suite parce que ça y est
je suis trop loin d'eux d'elles
et ce n'est pas mon échec personnel, non
c'est une pellicule d'impossibles qui descend sur nos cheveux
c'est un gouffre de non-dits de pas eu le temps et de trop tard
c'est un tunnel maintenant qui nous sépare
intrus intrus intrus
la poétesse avance avance
il faudra bien pourtant aller jusqu'au bout de ce train
avec ces regards terribles qui reflètent les fenêtres
avec ces regards qui implorent qu'on les laisse enfin tranquilles
je ne veux pas être émue je ne veux plus
être touché, disent-ils
arrête avec tes mots dans tous les sens comme ça
ça ne sert à rien la poésie c'est pas mon truc
déjà je te tourne le dos

tu peux me le dire en espagnol en russe en anglais c'est non
complet
trop de monde déjà est entré à mon insu
intrus intrus
trop de failles de défunts trop de fautes de défauts dans mon système
filet aux mailles béantes
ne viens pas
en rajouter
alerte alerte au monde fou
la poétesse avance
et le monde en elle redouble ses feux
intruse délibérée
car je choisis de donner
là où le ciel se fait rare



3 mars / Bray-Dunes

je ne m'attendais pas à être émue, à rien : ainsi la beauté s'offre
rien que la chanson de Souchon et la promesse de la mer
un rendez-vous avec l'infini, le bleu rejoint le bleu
un café au « Vent des Globes » et puis le moelleux du sable, le collant de l'écume, le crissant de la
plage entre les doigts
de nouveau l'enfance, la quête des merveilles, l'imperfection des coquillages, les questions qui
s'érodent - la mer est le royaume de l'éternel présent, recommencement, mon enfance mordante,
indomptable, mon enfance seule avec tous les autres êtres seuls, je dis mon enfance comme je dirais
ma vie, la vigueur de l'eau sur les mains, les années qui s'effacent, et la béance au fond, savoir
qu'on ne peut toucher l'autre bord, il n'y a pas deux rives à réunir, mais du temps qui tombe entre
les deux, entre mes yeux et l'immensité qui s'offre, chagrin sublime face au seul rivage que nul
n'atteint vivant.



Sur cette terre⁵, il y a ce qui mérite vie

Sur cette terre, on tue les poètes, on tue les enfants
dans les ruines de ce qui a dû être amour pour exister
on lit encore les vers des jeunes filles assassinées

« *Je n'étais pour rien dans ce que je fus* » a dit le poète⁶
C'est le hasard, et le hasard n'a pas de nom.
nous aurions pu naître sur votre terre et connaître votre sort
Est-ce que certaines vies valent moins que d'autres... ?
pourtant le soleil nous blesse de la même lame
nous avons faim pareil et une voix a le pouvoir de nous apaiser
l'eau et la nuit peuvent nous ravir ou nous effrayer de la même sorte
un fruit une caresse font nos délices
et le printemps partout nous appelle

aujourd'hui où je ne manque de rien
j'ai soif de justice et ma vie perd de son poids
si le puits de vos ventres ne produit plus de lumières
je n'ai que les mots comme autant de voyeurs aux fenêtres des deuils
vos cœurs se trouent de mille pertes amoncelées dans les lettres de la guerre
la guerre... et je tempête contre la vie éteinte
des verbes plein la bouche...
de chaque corps tombé s'échappent des rossignols
qui rejoignent la plus vaste plainte d'arbres
couronnés de honte ou de gloire selon les frontières
poème poème ... pour que les voix passent les plus hauts murs

nous nous brûlerons longtemps aux bougies d'anniversaire
qui ne seront pas allumées
sans trouver la paix nous attisons une flamme
pour que cette lueur vous parvienne
qu'un souffle plus grand que nous voyage
autant de mains en coupe pour enlacer l'animal blotti dans vos poitrines
à chaque battement *l'espoir l'espoir l'espoir*
et cette promesse pauvre à chérir dans la nuit tombante
nous ne nous habituerons pas
nous ne nous habituerons pas

5 Mahmoud Darwich, *Sur cette terre, il y a ce qui mérite vie*

6 Mahmoud Darwich, *Le Lanceur de Dés*

Comment faire partie de l'humanité qui tue
je chante je n'ai plus de mots je chante
je respire les mondes musicaux
dans des langues que je ne connais pas
je chante
c'est un long poème qui n'apaise rien
je chante
pour que la guerre cesse de trouer mon vocabulaire
nos vies nos ventres nos voix
je chante
c'est une douleur qui se prolonge jusqu'à la fin
du souffle avec l'espoir
que la vibration
cette chaleur qui frémit au bout des doigts
parvienne jusqu'à demain jusqu'à la flamme voisine
l'héritière du massacre l'orpheline
je chante et les larmes dans ma poitrine s'illuminent
s'étonnant d'être capables encore de sublime
d'être exprimées jusqu'au cœur
jus d'amour pressé aux lèvres
je chante je n'ai pas dit mon dernier mot
puisque les sanglots dans ma gorge s'allongent vers la joie
je chante et me souviens de l'envol
comme disait Forough Farrokhzâd
rien n'arrête la Voix

...

et puisque tu es un rêve je dors beaucoup, Mahmoud Darwich

il pleut sur une moitié de la maison
et je pense que j'ai deux moitiés de maison
une dans le nord pour regarder la pluie sur les champs qui renaissent
une dans le sud un cinquième étage face aux arbres frissonnants
deux moitiés de maison ça en fait plus d'une finalement
une vitre pleine de pluie
une fenêtre ouverte sur un bout de ciel
une véranda parcourue d'orages
et des lucarnes où regarder passer les mystères
les oiseaux et les astres

je voudrais parfois tout rassembler
mais ça ferait que tout se ressemble
je n'écirais plus la distance
avec mes deux bras au même endroit
je garde un œil ici des mains sur le clavier
un cœur ancré là-bas des lèvres à inventer
c'est mêmes soleils mêmes tempêtes
le long d'une route qui va de moi
à moi en passant par nous deux
dans la mémoire où tout perdure

la pluie enfin réunit tout
mes deux maisons et toutes les autres
plus de limites entre la terre l'eau la matière
comme dans les rêves où tout existe
pour de vrai
sous les paupières



Nothing is real unless I write it. Virginia Woolf.

Rien n'est réel tant que je ne l'écris pas...

Il s'agit d'écrire... pour faire exister pleinement.

Goûter la vie deux fois disait aussi Anaïs Nin...

écrire comme respire... écrire nos vies-valises qui se bringuebalent
comment raconter....

Raconte-moi la ville il est écrit ici... *Raconte-moi la ville*, l'argile devenue tasse docile, les draps dans la Lys, les usines en friches et le textile, les gouttes de plomb dans la chute élargies raconte-moi ton quartier les alliances et les cloches et les chiens, les futures maisons vides, les écluses et le lin... ce qui se tarit depuis dans nos villes aux carrefours et aux ronds-points...

Impasses de briques et zones agricoles où la terre s'épuise, zones commerciales où l'humanité s'étiole. *J'ai vingt pays en mémoire et je traîne en mon âme les couleurs de cent villes*⁷...

Il y a eu Bailleul « la belle », les répétitions à l'école de musique, les lectures à l'hôpital, la médiathèque château de Poudlard, petit groupe d'adultes et coussins de couleurs, à savourer les mots pour deux heures ; Hazebrouck, le pont de la gare enjambe la brume, la voie 10 pour Lille, et puis du retard et le froid, la grande jupe rouge qui promet poèmes pour quelques minutes seulement, les yeux si verts du gamin à qui je parle d'espoir pendant que le contrôleur lui met une amende ; le rejet de certains visages, certains corps, *non, ne venez pas*, l'épanouissement d'autres, des yeux, des mains qui annulent leur angoisse, je *remonte* le train, comme on dirait *remonter* le temps, remonter une horloge, tout le train, un trajet, deux, trois, « ce serait bien d'en faire plus non ? On a des rapports client satisfait ? Ça réagit sur les réseaux ? » Grands yeux vitreux me pressent de questions que je dois traduire dans ma langue chevillée au cœur, ma langue fidèle à la peau, ma langue boycottée machines ; et puis de vrais accueils, des lieux où l'humain fait encore sens,... je suis passée passée par là, ces mois parmi vous, des lieux où on ramasse poèmes, de bric et de broc, des bords de route, des bords de mer, quand ça déborde, j'ai pris le large quelques fois, des quais, des parcs, des prés en hiver, chevreuils par la fenêtre et puis des briques et des beffrois, des chapelles, des appels du printemps, des trains, des trains, des amitiés venues, des premières fois, des moulins et des théâtres, des poèmes du monde entier entre mes doigts pour tenter de recoudre les plaies qui s'ouvrent au quotidien, Liban, Palestine, Cuba, Maroc, Argentine, Iran... souvent des chats, des fleurs et des enfants... des sourires, quelques cerfs-volants, de la poésie en librairie, café, cinéma, musées ou restaurant, prêt à porter, prêt à mâcher, prête à marcher... des footings le long des routes, des chants en église, des frites au camion, de la brume et des instruments inventés, des dégustations de chocolat sur des couvertures mexicaines, des jardins dépeignés et d'autres impeccables, des conversations tardives, de la danse dans une petite chambre, des averses de magnolias, des récoltes de petits riens, des pays tirés au sort...

Comment raconter ? Je n'écris rien ici. J'écris autrement. Je passe des heures de danse, de chant, de lecture, d'arpentage et d'apprentissage et puis le reste la diffusion, les mails, et ce qu'il faut de courses, cuisine, ménage, tout ce qui mange la vie. « Souvenez-vous que les journées n'ont que 48h » disait avec cynisme le visage rond de M. Carrey, directeur de notre école franco-biélorusse dans une autre vie...

7 Arthur Cravan

Il y a quelques années, une amie costumière m'avait dit "il faudrait être trois". Trois quoi... ?

Trois entités : une qui s'occupe du corps (nourriture, sommeil...), une pour l'administratif et la logistique, et une... pour ce qui nous anime profondément : la Chose artistique qui malgré toute la bonne volonté, le célibat ou le réveil à l'aube reste souvent la dernière roue du carrosse quotidien.

[Est-ce que je passe plus de temps à chercher qu'à travailler ? est-ce que je travaille quand je lis ? quand je relis ? quand j'écris ? ça représente combien de mon temps ? est-ce que je travaille tout le temps sans travailler ? est-ce que mon travail c'est de parler seule ? je peux aussi me détendre ? Même si on me dit que je fais un « métier-passion » ? C'est quoi la passion ? c'est quoi le plaisir ? il reste quoi de moi à la fin de la journée quand j'ai fait "tout ce qu'il fallait" ? c'est quoi moi hors du travail ? ça commence où / ça finit quand ?]

... mais là tout de suite, on ferme tout, mes trois moi et toutes les autres on va marcher, on va courir, on va danser, rien que le vent, on va fermer les yeux, se jeter dans les lilas blancs, on va compter les stries sur le dos des abeilles, avec mon panneau *liberté* sur le cœur - il est huit heures, il est vingt heures, ou la mi- nuit, c'est la chamade des cloches et tout se fait lent, je ne suis plus à vendre, je danse, je danse, sans bouger en dedans, je tourne, je suis et rien que le vent rien que le vent rien que le vent rien que le vent....

La résidence c'est tout ça, comme la danse, habiter complètement une vie avec ce qui la traverse, avec la peine et la joie puis la peine et la joie.

Je n'ai pas de « sujets de recherche », j'ai la vie à vivre, le bonheur à inventer, « arracher la joie aux jours qui défilent » disait Maïakovski.

Je suis une petite d'homme et de femme qui met un pied devant l'autre chaque jour et parfois danse, et parfois chute et parfois tourne en rond – et en fait une danse.



[... je cours encore – aujourd'hui 8km]

des kilomètres avalés
de la grange au cimetière
sans rien y voir que la musique
chemin qui monte et se détourne
je recommence à coups de pieds
Terdegheem les chiens la brique
The World is green
« le monde est vert » Tom Waits chantait...

ici des silos des moulins des géants
des noms que je ne connais pas
Ter-de-ghem que j'imagine terrain de jeu
des volets rouges des jardinets
la chaleur du houblon dans le mot « estaminet »
– et puis la guerre
Sainte Marie Cappel
qui habitait ici ?
des ravages puis des chapelles
pour les Marie du Nord
Notre-Dame-des friches
priez pour nous
War Graves cimetière militaire
les tombes au centre du village
le bar Cromwell
les odeurs âcres que j'aspire à plein poumons
terres agricoles sol retourné les tripes de la terre
sentent le vinaigre et le bétail en cage
moi je prends le printemps n'importe où
n'importe comment
les yeux en fleurs
nous tenons tête rions ensemble on tient bon
jonquilles magnolias pâquerettes
s'efforcent dans le vent
libres malgré le plastique les bombes le goudron



J'écris
je me rends au temps long
au silence vivant
au désir de dire
de faire exister le monologue du dedans
la trame sonore dans la trace muette
je dis un poème dans ma tête
j'aligne les mots-mélodies
je fais du bruit avec les yeux

Je parle pour les arbres
qui n'ont pas besoin de nous
dans ma langue drôle de langue
qui a besoin de souffle et d'oreilles pour se faire entendre
je parle en lettres d'amour je vois en toute chose
des combinaisons de voyelles et de consonnes
gestes brusques gestes lents à l'entour de l'air ému

Je ne veux plus voir de belles images
je veux mes images à moi
je veux me les fabriquer
du fait maison cousu-cœur
de l'instantané sous les paupières
capable de voir
des morceaux de fée dans les chutes de plastique
des Christ en croix dans les ailes des moulins
les amoureux toujours enlacés au point de vue panoramique

Je cours heurte le goudron dévale les fleurs
je dépasse le vivant et le vivant me dépasse
Notre-Dame des Grâces
c'est mars et printemps
tout repousse
la guerre le soleil et le temps
Notre-Dame des Champs
priez pour nous

Cette vie nous l'aurons tant aimée
nous étonnant de ses tiges toujours neuves contre la nuit
pelote de lumière dévidée-retissée
d'un même battement dans le cœur sans répit

[Tous les matins. Recommence...]

Matin machine rassurante, le flot des voitures de la nationale, les rideaux inertes, les herbes furieuses en transparence. Tout ce qui se déchaîne au-dehors accentue le calme absolu de la maison vide. Je pourrais aussi bien être un caillou, une pierre qui regarde et se passe d'opinion sur la course du temps ; la chair pleine des objets, les poignées de porte, le ventre des théières, le gros dos des fauteuils, les chaises si sérieuses, tout immobile et tout vivant, là où avant, il n'y avait rien. Comment, rien. Comment retrouver la vision parmi les fermes, les champs, les troupeaux d'usines, les arbres manquants.

Et si on ne grandit plus
qu'on s'échange nos désastres
mêmes constats d'impuissances
dans les bouches qui s'écœurent
si on déverse le trop-plein
dissocie le cœur de l'estomac
délaissant la blessure
pour nourrir le faible quotidien
je ne veux pas devenir
cette machine penchée
soustrayant le regard
au siècle détruit

Mes mains jointes au matin
pour retenir un peu
cette bonté qui fuit

J'oppose ma tendresse
au monde qu'on surexplique
la vie surexposée
dans la lumière crue
la chair devenue viande
l'ombre – plus que danger
sans mystère les grandes questions nous délaissent
ne reste que cette science brandie
les vérités qui blessent
nos yeux faits pour la pénombre
où s'inventent les formes le désir les nuances
que le jour déshabille sans pudeur
arrachement de nos songes dans l'excès de clarté
les jours uniformes – les caprices à heure fixe
nous allons sans paupières dans le monde décillé
Créatures aveuglées souvenez-vous de la nuit
et chérissez vos énigmes
elles portent les bourgeons de la liberté battue
quand il n'y aura plus de questions
ne resteront que des exécutants sur la terre nue

2 mars, Parc de la Villa Yourcenar

Mont Noir – peuple d’arbres dépeignés
des pommiers marchent dans mes hanches
les narcisses crèvent d’éclore
les jonquilles levées d’amour
et des gorges rouges vacillent au bord de chaque vision

soleil rasant de fin d’après-midi
les oiseaux redoublent d’ardeur
sur les bancs des amoureux
sur les branches la promesse des fleurs
c’est printemps
jacinthes hêtres pourpres & platanes d’Orient
comment ici ne pas croire en la bonté

là-bas le cimetière militaire
et les mots de Marguerite Yourcenar
Acceptez l’oubli

le vert se tache d’ombres
la boue ne reflète plus aucune lumière

sans plumes ni pelage
sans griffes mais mes yeux
mes mains qui ne veulent pas blesser
à peine caresser la mousse
comme les êtres fragiles
je rentre avant la nuit



1^{er} mai

Saint Omer sur un parking
le front luisant ventre bredouille
attend le chaland près d'une bassine
des brins de muguets
pour une fête dont le sens
se dilue
dans le soleil
le goudron
la bière
la braderie remplace le cortège militant
partout des fleurs des militaires
terrasses pleines estomacs contents
la réflexion s'absente entre les peluches et les tissus
la vaisselle à bas prix
une mamie assise
au bord du coffre de sa voiture
depuis ce matin
une boîte de biscuits pour deux euros change de mains
mon grand-père dans le souvenir du goûter-confiture
les petits Lu il y a mille ans
voilà Notre-Dame l'église gothique
Seigneur des maisons froides
pleines de morts et de vides
un amas de chaussures soudain
des ex-voto pour retrouver son corps
on prie saint Erkembode
ce moine venu d'Irlande qui aurait tant marché
un prêtre sermonne à propos de pureté
il est midi
de cathédrales en coquelicots
c'est retrouvailles de la chaleur
sur ma peau humaine
la vie m'abreuve de ses échos



Cassel

où j'attends l'orage pour donner corps aux colères
donner souffle à ma peine ciel mon chagrin
tout tombé tout trempé dedans
ça boîte dedans boitille béquille
bégaie dans l'alphabet de mon sang
je ne rentre pas
je vais à *Cassel*
comme les troupes de la première guerre
comme les cyclistes que rien n'effraie je vais
à *Cassel* comme avant j'allais
au Château me réfugier au chapitre à l'arête de la colline
me planque au plus haut des pierres seules
une page blanche avant l'averse

Cassel – pour la musique de château brisée

la route belle et les pavés qui breloquent les vertèbres
j'ai soif de cette pluie
et les corbeaux me mangent l'espoir quand le vent se lève
je veux des mots denses
aubépine bourrasque gorge citadelle
nommer *sureau moisson prêle*
retrouver les marronniers en offrande
les bras qui embrassent vraiment
je veux les mots secrets
des mots feu et nus
des mots poudre
des mots pour vivre – revivre mieux
petits paquets de chair pétris de souvenirs
qui se souvient de nos mères quand elles avaient cinq ans
quand elles en avaient vingt – qui se souviendra
ça sert à quoi les souvenirs d'un monde qui n'existe plus
les oranges de Noël les listes importantes les amours de vacances
les premières des premières fois
la vie sans internet

Cassel – nostalgie majuscule

qui crève les nuages qui jacent par ici
en attendant la pluie
tant d'atomes s'épaulent et les fleurs se signent
cœur jaune des marguerites
œil d'or œil d'or regardez-moi
écoutez passer cet amour que j'écoule
avant que tout s'efface

L'endroit des larmes

Nous sommes de ces femmes que rien n'efface, de ces présences même morcelées qui tendent encore au ciel un arpent de peau capable de s'émouvoir de l'or, du bleu, de la lumière répandue sans un regard, un amour pour qui veut et nous buvons cela, l'enserrons dans nos yeux, même si parfois trop loin pour affleurer facile, mais c'est là. C'est là l'amour de la musique, du lilas, du lac tranquille dans la mémoire, là où rien ne nous atteint. On a pu nous humilier, nous trahir et nous battre : nous sommes descendues au lac, nous y sommes retirées en prière, une absence au bord de l'eau profonde où rien ne bouge.

Les larmes en dedans coulent et rejoignent le rêve, alimentent l'étendue. La vie pleut sur nous à coups de lances, à coups de poings. La première peau s'effondre, poussières d'enfance qui rejoignent l'air qui nous manque. Mais nous ne sommes pas là, ou si peu. Dans l'abside de nos ventres, l'eau lourde et lente. Dans la cathédrale de nos crânes, une porte fermée.

De l'autre côté, ce temple de mémoire où le temps ne passe pas. Nous y avançons sans mélodie ni pesanteur, contemplons la rive qui semble par moments s'éloigner tant et tant que ce serait comme la mer un jour. D'instinct, nous savons que de la mer, on ne revient pas. Alors, dans notre cinéma d'ombres, nous tentons de raccrocher un horizon, de faire le tour du lac de nos pas absents. Les fois où nous y parvenons, nous en revenons lentement, une torpeur teintée d'espoir, une brillance patinée dans la pupille, la promesse d'un sequin au fond des eaux.

La vie frappe à coups répétés et nos chevelures se ternissent, des fils d'ange dévidés de la bobine des années violentes, personne ne dit rien ; même pas nous, absorbées par notre secret d'eau sombre, par nos visions muettes d'une lueur à ne pas effrayer.

Jusqu'à ce jour où les abîmes ne suffisent plus. Le résidu de soleil qui nous tient debout demande naissance. Les coups se sont lassés, et les peaux, les mots qui blessent. L'océan menace au-dedans. Alors, pour échapper à la submersion, nous accrochons ce bout de lumière quelque part au dehors de nous, nous l'extrayons des abysses. Le projetons sur un pan de maison, le suspendons dans un œil d'enfant, à la cicatrice d'un arbre, au chant d'une espèce en voie de disparition. C'est le début d'un retour tenace vers le monde. Parfois, la brûlure est trop grande et nous retombons en dedans, agrippées au mystère vivant qui nous irrigue. Il en faudra du temps, et des amitiés puissantes, de la foi humaine, pour équilibrer ces existences entre lumière du jour et refuge de nos nuits.

Je nous regarde aujourd'hui, les yeux mi-clos, écrire, mettre en mots ce que nous n'avons peut-être jamais même formulé ; le regarder et s'en défaire enfin pour se lever, aller dans le jour ensemble. Prendre notre place en couleurs et en possibles dans la beauté qui se déverse.

Nous avançons ainsi, vivons pour presque rien, un jour devant l'autre. Il n'y aura pas d'empire ni de carrière. Nous nous donnerons rendez-vous à l'endroit des larmes. Il ne restera rien, que ces tentatives entre deux courses d'étoiles d'inscrire un poème, le transformer en pain sans que cela nous coûte notre cohérence. Tous les mots peuvent aller au poème, mais le poème souvent se passera de mots. Pas de traces mais des gestes, des voix vivantes.

Rien n'aura bougé,
tout aura vécu,
j'aurai tant aimé.

